

augmente ses capitaux productifs, ne fût-ce que dans une seule occasion, à l'un des fondateurs d'une maison d'industrie où une société d'hommes laborieux seraient nourris à perpétuité des fruits de leur travail ; et un prodigue, au contraire, qui mange une partie de son capital, est comparé par lui à l'administrateur infidèle qui dilapiderait les biens d'une fondation pieuse, et laisserait sans ressources, non seulement ceux qui y trouvaient leur subsistance, mais tous ceux qui l'y auraient trouvée par la suite. Il n'hésite pas à nommer le dissipateur un fléau public, et tout homme frugal et rangé, un bienfaiteur de la société.

Il est heureux que l'intérêt personnel veille sans cesse à la conservation des capitaux des particuliers, et qu'on ne puisse en aucun tems distraire un capital d'un emploi productif, sans se priver d'un revenu proportionné.

L'art d'épargner est dû aux progrès de l'industrie, qui, d'une part, a découvert un grand nombre de procédés économiques, et qui, de l'autre, a partout sollicité des capitaux et offert aux capitalistes, petits et grands, de meilleures conditions et des chances plus sûres. Dans les tems où il n'y avait encore que peu d'industrie, un capital, ne portant aucun profit, n'était presque jamais qu'un trésor enfermé dans un coffre-fort ou caché dans la terre, et qui se conservait pour le moment du besoin ; que ce trésor fût considérable ou non, il ne donnait pas un profit plus ou moins grand, puisqu'il n'en donnait aucun ; ce n'était autre chose qu'une précaution plus ou moins grande. Mais quand le trésor a pu donner un profit proportionné à sa masse, alors on a été doublement intéressé à le grossir ; et ce n'a pas été en vertu d'un intérêt éloigné, d'un intérêt de précaution, mais d'un intérêt actuel, sensible à tous les instans, puisque le profit donné par le capital a pu, sans rien ôter au fonds, être consommé et procurer de nouvelles jouissances. Dès lors on a plus étroitement songé qu'on ne l'avait fait auparavant, à se créer un capital productif quand on n'en avait point, à l'augmenter quand on en avait un ; et l'on a considéré des fonds portant intérêt comme une propriété aussi lucrative et quelquefois aussi solide qu'une terre rapportant un fermage.

Que si l'on s'avisait de regarder l'accumulation des capitaux comme un mal, en ce qu'elle tend à augmenter l'inégalité des fortunes, je prierais d'observer que si l'accumulation tend sans cesse à accroître les grandes fortunes, la marche de la nature tend sans cesse à les diviser. Un homme qui a augmenté son capital et celui de son pays, finit par mourir, et il est rare qu'une succession ne devienne pas le partage de plusieurs héritiers ou légataires, excepté dans les pays où les lois reconnaissent des substitutions et des droits de primogéniture. Hors les pays où de pareilles lois exercent leur funeste influen-

ce, et partout où la marche bienfaisante et providentielle de la nature n'est pas contrariée, les richesses se divisent naturellement, pénètrent dans toutes les ramifications de l'arbre social, et portent la vie et la santé jusqu'à ses extrémités les plus éloignées. Le capital total du pays s'augmente en même tems que les fortunes particulières se divisent.

On doit donc non seulement voir sans jalousie, mais regarder comme une source de prospérité générale, l'enrichissement d'un homme, toutes les fois que son bien acquis, légitimement, s'emploie d'une façon productive. Je dis *acquis légitimement*, car une fortune fruit de la rapine n'est pas un accroissement de fortune pour l'état ; c'est un bien qui était dans une main et qui a passé dans une autre, sans qu'il mette en jeu plus d'industrie qu'auparavant. Il est même, au contraire, assez commun qu'un capital mal acquis soit mal dépensé.

CHAPITRE DOUZE. — Des capitaux improductifs.

Nous avons vu que les valeurs produites peuvent être consacrées, soit à la satisfaction de ceux qui les ont acquises, soit à une nouvelle production. Elles peuvent encore, après avoir été soustraites à une consommation improductive, n'être pas consacrées à une consommation reproductive, demeurer cachées, enfouies.

Le propriétaire de ces valeurs, après s'être privé, en les épargnant, des jouissances, de la satisfaction que cette consommation lui aurait procurées, se prive encore des profits qu'il pourrait retirer du service productif de son capital épargné. Il prive en même tems l'industrie des profits qu'elle pourrait faire en le mettant en œuvre.

Parmi beaucoup d'autres causes de la misère et de la faiblesse où l'on voit les états soumis à la domination ottomane, on ne peut douter que la quantité de capitaux qui y sont retenus dans l'inaction n'en soit une des principales. La défiance, l'incertitude où chacun est sur son sort futur, engagent les gens de tous les ordres, depuis le pacha jusqu'au paysan, à soustraire une partie de sa propriété aux regards avides du pouvoir ; or, on ne peut soustraire une valeur à la vue que par son inaction. C'est un malheur partagé à différens degrés par tous les pays soumis au pouvoir arbitraire, surtout lorsqu'il est violent. Aussi remarque-t-on dans les vicissitudes que présentent les orages politiques, une certaine resserrement de capitaux, une stagnation d'industrie, une absence de profits, une gêne universelle, lorsque la crainte s'empare des esprits ; et, au contraire, un mouvement, une activité très favorables à la prospérité publique, du moment que la confiance renaît.

Il y a beaucoup de capitaux oisifs dans les pays où les mœurs obligent à mettre beaucoup d'argent en meubles, en habits, en ornemens. Le vulgaire, qui, par sa sottise admiration, encourage les emplois improductifs,

se fait tort à lui-même ; car le riche qui place vingt mille piastres en dorures, en vaisselles, en équipages, en un mobilier immense, ne peut plus placer à intérêt cette somme, qui, dès lors, n'entretient aucune industrie. La nation perd le revenu annuel de ce capital, et le profit annuel de l'industrie que ce capital aurait animée.

Jusqu'à ce moment nous avons considéré l'espèce de valeur qu'on pouvait, après l'avoir créée, attacher pour ainsi dire à la matière, et qui, ainsi incorporée, était susceptible de se conserver plus ou moins longtems. Mais toutes les valeurs produites par l'industrie humaine n'ont pas cette propriété. Il en est de très réelles, puisqu'on les paie fort bien, et en échange desquelles on donne des matières précieuses et durables, mais qui ne sont pas de nature à pouvoir durer elles-mêmes au-delà du moment de leur production. Ce sont celles qui vont être définies dans le chapitre suivant, et auxquelles nous donnerons le nom de *produits immatériels*.

Montréal, 19 août 1845.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 13 SEPTEMBRE, 1845.

Histoire de la Semaine.

Dieu ! les belles choses que la civilisation, le progrès, et surtout la vapeur, mais la vapeur perfectionnée, condensée, activée, vous poussant vingt mille à l'heure ; telles étaient les réflexions banales que nous faisons il y a quelques jours à bord du célèbre *Pyroscaphie*, le Québec. Nous partions en compagnie du Montréal, le brillant enfant du monopole, et de la Queen, un autre, qui est aujourd'hui entièrement éclipsé par les deux premiers, tous trois passablement chargés de passagers et de frêt ; le peuple se porte toujours en foule pour le départ des steamers ; les quais ce soir là étaient bordés de spectateurs, et les gens se pressaient aux embarcadères des bateaux, les uns par affaires, les autres par curiosité, pour reconduire un parent, un ami, une aimable voyageuse, qui emporte quelquefois avec elle plus que des souvenirs de voyage, et qui vous laisse en retour au départ de singulières envies, de pressants besoins de la suivre, pour la voir encore, des idées de tourisme tellement prononcées, que rien ne peut vous calmer et vous ramener à votre état normal, qu'une petite excursion vers les bords fortunés qu'habite la charmante touriste. Le Montréal s'agitait à côté de nous comme un coursier arabe qui frissonne d'ardeur et d'impatience. De tems à autre la vapeur s'échappait des tuyaux des deux rivaux comme des hennissements provocateurs. Le bruit, le fracas, la foule qui se croise en tous sens, les beaux équipages, qui amènent quelque grande dame, un aristocrate au petit pied, ou quelque épicière parvenu aux honneurs et à la fortune, en versant de l'eau